

Présentation des bancs du 350^e de l'île Perrot

par l'artiste Fabienne Legrand d'après les recherches de Lise Chartier, Société d'histoire et de généalogie de l'île Perrot

Je remercie le Comité du 350^e de l'île Perrot qui m'a invitée à participer au projet des « Bancs du 350^e de l'île Perrot ». Un projet qui a vu le jour à l'occasion du 350^e anniversaire de la concession de l'île Perrot par l'intendant Jean-Talon à François-Marie Perrot, le 29 octobre 1672.

Pour la création des dessins qui illustrent chacune des histoires sur les bancs, j'ai dû composer avec un paramètre inhabituel pour moi, c'est-à-dire de créer des dessins exclusivement linéaires, donc pas d'ombre, ou de lumière, comme j'ai l'habitude de le faire à l'acrylique ou à l'aquarelle. C'était donc un défi qui m'a obligée, ou permis, comme artiste, de développer une technique encore jamais explorée.

Voici par ordre chronologique l'histoire que raconte chaque banc :

L'île-Perrot : au croisement du boulevard Perrot et du Grand Boulevard

Fréquentée pendant des siècles par les Premières Nations voyageant sur la rivière des Outaouais et le fleuve Saint-Laurent, **Teionnhonskwaronte** (l'île en forme de triangle) fut concédée en 1672 par l'intendant Jean Talon à François-Marie Perrot, gouverneur de Montréal. C'est non loin de ce carrefour qu'ont débuté les échanges avec les Premières Nations. Antoine Lafresnaye de Brucy y exploita un magasin de traite de fourrures près des rapides de Sainte-Anne-de-Bellevue. Il devint propriétaire du lieu appelé « fief Brucy » en janvier 1676. De Brucy possédait également deux autres postes de traite. Un à Sainte-Anne-de-Bellevue, l'autre à Montréal, mais celui dans son fief était le plus important des trois.

Au milieu du 19^e siècle, John Scraire est devenu propriétaire du lot où nous sommes en ce moment et qui était à l'origine une ferme qui s'étendait à peu près jusqu'à l'église Sainte-Rose-de-Lima. Ses descendants ont laissé leur trace ! Sur l'illustration en surface, on reconnaît la station-service opérée par Hector Scraire dans les années 1920. La famille avait également exploité une épicerie aux « 4 coins » et leur maison familiale n'était pas très loin, près de la 6^e Avenue. Ils ont sans contredit contribué à l'essor de la ville. D'ailleurs, jusqu'en 1962, le Grand Boulevard portait le nom de boulevard Scraire.

C'était le chemin principal pour traverser l'île entre les traverses, puis à compter de 1926 entre les ponts Galipeault et Taschereau jusqu'à l'ouverture de l'autoroute 20 en 1940. La dernière illustration fait état d'un peu tout ça. J'ai illustré les 4-coins, à ses débuts avec quelques maisons d'ouvriers, j'ai évoqué la station-service à nouveau, et en plan plus rapproché, une maison de pierres. Plus au nord, j'ai évoqué les marécages. Régulièrement inondés par les crues printanières sur cette partie de l'île, ils ont retardé le développement de cette partie de l'île marqué par l'arrivée des Perrotois au milieu du 19^e siècle.



NDIP : face au vieux cimetière de l'église Sainte-Jeanne-de-Chantal

Dans le parc du 350^e, sur le terrain de l'église Sainte-Jeanne-de-Chantal, un lieu magnifique et empreint de paix, mais aussi d'histoire. Ce lot sur lequel a été construite l'église a été cédé par le seigneur Jean-Baptiste Leduc en 1753. Il fallut attendre 20 ans avant de commencer les travaux ! En effet, tous les bouleversements reliés à la guerre de Sept Ans et à la conquête des Britanniques, ainsi que le décès de Mgr Pontbriand en 1760 ont retardé la construction. Ainsi, on a commencé à y célébrer des offices à partir de 1774.

J'ai choisi d'illustrer l'église telle qu'on la connaît de nos jours, mais dans un environnement plus ancien, avec un terrain en pente sans le cimetière en paliers, et longé par un chemin qui se rendait jusqu'à la rivière. Dans les arbres qui bordent le terrain, on aperçoit l'auberge La Perrot Damoise construite en 1754, un édifice qui a bien changé depuis ce temps ! On voit aussi des fidèles se rendant à pied à l'église, accueillis par un célébrant.

L'illustration suivante présente Jeanne Pilon qui a tenu avec sa sœur Lucienne le magasin général hérité de leurs parents. Ce commerce a eu pignon sur rue pendant 100 ans; il était situé en biais avec l'église. Dans ce magasin, se trouvaient un comptoir postal et un guichet bancaire; il a aussi accueilli l'arrêt d'autobus vers Montréal dans les années 1960. Un des habitués était Johnny Angel, un cultivateur de la Grande Anse qui passait beaucoup de temps au magasin, à jouer aux cartes, mais surtout à courtiser Jeanne Pilon, que l'on voit assise sur son tabouret, derrière son comptoir. Jeanne est demeurée célibataire tout comme sa sœur.

Comme elle et sa famille ont marqué le cœur des Perrotdamois, une fleur a été créée en son honneur : Mademoiselle Jeanne, une hémérocalle. Juste à côté, en souvenir de la famille Angel, une malle de voyage avec un timbre-poste de Londres daté de 1860. Johnny Angel était l'arrière-petit-fils de John Angell qu'on identifie comme étant le premier immigrant anglophone à s'établir dans l'île Perrot au milieu de 19^e siècle.



Pincourt : parc Bellevue, baie Daoust

Ce banc honore la belle baie Daoust, face aux rapides de Quinchien, un mot autochtone qui signifie « Là où il y a des rapides ». Si on retourne à l'époque de la seigneurie, on se trouve donc dans le fief Moreau. Ainsi donc, c'est le seigneur Jean-Baptiste Leduc qui l'a concédé en 1780 à son gendre, le tonnelier Valentin Moreau.

Plus tard, le fief a été divisé en deux lots. Celui où se trouve le banc a été acheté par Gédéon Daoust dont la baie, juste en face de sa terre, a pris le nom. Les Daoust ont construit leur maison à cet endroit qui est aujourd'hui un parc, le parc Bellevue, et y ont demeuré pendant de nombreuses années. Sur l'illustration de surface, on reconnaît cette maison jugée trop coûteuse pour la restaurer et qui fut démolie il y a une dizaine d'années après son achat par la Ville de Pincourt.

Le développement immobilier, tout autour, a connu son essor dans les années 1950-1960. Durant cette décennie, Pincourt a approuvé le lotissement appelé Bellevue Estate dont on reconnaît les maisons typiques de l'époque; elles coûtaient moins de 20 000 \$. On voit également la maison centenaire de la famille LaFlèche et de Jean-Paul LaFlèche propriétaire d'une terre au bout de laquelle se situe la pointe LaFlèche. La baie en elle-même, aujourd'hui plus effervescente que jamais, fait la fierté des Pincourtois !



Terrasse-Vaudreuil : parc Gilles-Dicaire

Terrasse-Vaudreuil, c'est chez moi. On sait que cette partie de l'île avait été concédée par le seigneur Jean-Baptiste Leduc en tant que fief à son fils en 1780. Le fils Leduc est décédé dans l'Ouest canadien et c'est Jacques Franche dit Laframboise qui a acheté le fief 10 ans plus tard : d'où le nom de Fief Laframboise. Sur l'illustration en surface, j'ai exprimé ma vision de la traverse qu'opérait son fils François, surnommé « French » Laframboise.

Jusqu'à l'ouverture des ponts en 1925, la pointe du parc Gilles-Dicaire a vu traverser nombre de personnes sur un chaland, ou un bac, ou une chaloupe jusqu'à proximité de la maison Trestler, ou même sur le pont des trains.

Les habitants avaient surnommé ce lieu la « pointe au Brayard. Ce mot de l'ancien français décrit le bruit du chaland accostant sur le quai, un son qui se compare à quelqu'un qui « Braille » ! Sur place, on retrouvait plusieurs bâtiments : les cabanes pour ranger le matériel nécessaire aux opérations de la traverse, une boulangerie, un caveau et même deux petites maisons de bois pour la famille Laframboise et ses employés.

La deuxième illustration représente plusieurs époques à la fois. On voit en haut la Poudrière avec de nombreux bâtiments. La Poudrière a connu plusieurs accidents tragiques ; le plus grave, en 1908, a fait 10 veuves et 45 orphelins. Mais il y en a eu beaucoup d'autres, avant et après. Celui qui a scellé la fin de l'usine a eu lieu en 1917, à la fin de la Première Guerre mondiale. Bien qu'il n'y ait eu aucun mort, il a laissé sans emploi plus de 500 travailleurs. On peut donc imaginer l'ampleur des installations...

En dessous, j'ai imaginé le dentiste Alphonse Girouard, au moment où il a rêvé cette agglomération, 25 ans après l'explosion. Homme visionnaire, il a acheté les terrains de la CIL dont personne ne voulait pour la somme symbolique de 1 \$. Il a ensuite revendu des lots et la municipalité s'est rapidement développée. Juste à côté, la pointe et le bord de l'eau qui a dû voir passer nombre d'autochtones, d'habitants, de voyageurs, de villageois et de Terrassois.

